

Préface

Depuis une dizaine d'années, au fil des colloques¹, des numéros spéciaux de revues², des publications de documents inédits³, l'étude des correspondances ordinaires a connu un bel envol. L'épistolarité « sans qualités » (du moins sans les qualités qui ont fait considérer comme dignes de la littérature les lettres de certains épistoliers et épistolières, mués en auteurs à part entière) est devenue un objet majeur. Croisant l'histoire des normes et la sociologie des pratiques, la description des formes de sociabilité et l'écoute des aveux d'intimité, l'analyse des lettres qui appartiennent à un quotidien banal et commun s'est affirmée comme l'un des plus sûrs moyens pour pénétrer, comme par effraction, dans les existences privées.

Dans cette invention d'un nouveau domaine de recherche, Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Poublan (toutes trois membres du Centre de recherches historiques de l'École des Hautes Études en sciences sociales) ont tenu un rôle discret mais essentiel. Ce sont, en effet, leurs contributions qui ont donné sa charpente à un ouvrage collectif, publié en 1991, sous le titre *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*⁴. Dans ce livre, chacune d'entre elles a mené l'étude d'un corpus particulier : les « secrétaires » ou manuels épistolaires, publiés en nombre (195 titres, 616 éditions) entre 1830 et 1899, pour Cécile Dauphin ; l'ensemble des 750 lettres expédiées de Paris entre 1830 et 1865 conservées dans la collection des Marques postales du musée de la Poste pour Danièle Poublan ; les lettres de postiers et postières publiées dans le courrier des lecteurs du *Journal des Postes* entre 1865 et 1914 pour Pierrette Lebrun-Pézerat. Ensemble, elles ont dépouillé, traité informatiquement et analysé l'immense enquête postale de 1847 (343 volumes conservés aux Manuscrits français de la Bibliothèque nationale) qui permet de dresser une cartographie de la corres-

pondance à la mi-XIX^e siècle, de mesurer son volume et ses flux, d'établir ses régularités et ses raisons.

Le livre que proposent aujourd'hui les trois auteurs est comme l'envers de ce premier ensemble de recherches. Aux comptages statistiques, massifs et anonymes, il oppose la lecture minutieuse de lettres singulières. À la description des normes et des conventions épistolaires, une attention portée aux pratiques effectives. À des correspondances principalement vouées aux affaires, les échanges affectueux entre les membres d'une parentèle. Aux lettres écrites pour devenir publiques, des correspondances qui ne doivent circuler qu'au sein du for familial. C'est pourtant sur la trame du savoir préalablement construit, qui entendait, avant tout, dénouer le lien trop hâtivement serré entre la lettre et le sentiment, la correspondance et l'intimité, que sont lus les milliers de lettres rencontrés un jour d'avril 1988 chez M. Froissart à Campagne-lès-Hesdins.

De la rencontre, ce livre est né. Il ne constitue pas la première étude consacrée aux correspondances familiales. D'autres, excellentes, l'ont précédée⁵. Mais il opère un déplacement fondamental dans la façon de les aborder. Son hypothèse de départ est que la matière essentielle de l'échange épistolaire est l'écriture des lettres elles-mêmes. Le contenu informatif des missives, le plus souvent très restreint puisque la plupart n'annonce aucune « vraie » nouvelle, compte moins que leur existence. L'analyse doit donc abandonner l'approche classique, thématique et descriptive, qui lit les correspondances comme des « documents » révélant les manières de vivre, l'existence quotidienne, les habitudes et les conduites.

Les pratiques qu'il faut mettre au centre de l'enquête sont, avant tout, celles qui portent l'écriture des correspondances⁶. De là, la définition de nouveaux objets : ainsi les représentations, dans les lettres elles-mêmes, des conditions de leur rédaction, ou les figures de la permanente réitération de ce que les auteurs désignent, au prix d'un heureux détournement de concept, le « pacte épistolaire »⁷, ou encore la progressive constitution du réseau de correspondances chargé de démontrer la force et la solidité du groupe familial. La rupture à laquelle nous convient Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban fait passer des énoncés – en l'occurrence les contenus des lettres – aux situations et aux modes de l'énonciation épistolaire.

Le parti, rigoureusement suivi, a ses conséquences. Il amène, par exemple, à séparer le récit de l'histoire de la famille et l'étude des correspondances, sans déduire, à la manière habituelle, l'un de l'autre. Il éloigne de toute reconstitution des destins singuliers, des psychologies individuelles, des modes d'existence. Il met en garde contre l'illusion de vérité ou de réalité attachée à l'écriture épistolaire, supposée traduire avec une évidente transparence les pensées et les sentiments, les gestes et les

actions. Le pas de côté qui nous est proposé a donc quelque austérité puisqu'il refuse de sonder les cœurs et les âmes, de dire les existences enfuies, de retrouver, en toute immédiateté, un monde perdu.

Mais cette austérité a ses vertus. Elle montre, tout d'abord, qu'une correspondance familiale est toujours le résultat d'une construction, donc de tris, de destructions, d'archivages. Le matériau donné à l'historien enregistre la succession des gestes qui, de génération en génération, ont constitué une partie de toutes les lettres écrites et reçues en témoins de l'identité familiale. Le hasard peut avoir son rôle dans les disparitions et les conservations mais il ne faut pas l'exagérer. Toutes les lettres, en effet, n'ont pas une égale chance de survie. Les conditions les meilleures sont réunies lorsque le destinataire assume la tâche de porte-parole ou d'archiviste de la mémoire familiale, lorsque les lettres proviennent de parents proches, lorsque la résidence familiale demeure stable au fil des décennies. Luguées et héritées, rassemblées et ordonnées, les correspondances expédiées ou reçues par les membres d'une même famille (et, le plus souvent, échangées entre eux) acquièrent un nouveau statut, une nouvelle fonction : garantir à travers des temps qui changent la continuité et la stabilité de la lignée. Étudier une correspondance familiale est donc, en premier lieu, reconstruire la série d'intentions et de décisions qui l'ont constituée dans son état actuel. Si les lettres prises séparément peuvent être rapportées au seul moment de leur rédaction et de leur envoi, leur rassemblement dans une même archive exige un autre déchiffrement, attentif aux significations dont est investi le geste de la collection.

Chaque lettre, en décrivant le moment et le lieu de sa rédaction, en mentionnant d'autres lettres (reçues, attendues, espérées), fait du « pacte épistolaire » son objet premier. Sensibles dans ce travail comme dans d'autres à la construction de la différence sexuelle⁸, les auteurs marquent avec beaucoup de subtilité le contraste entre les représentations proposées par les femmes et les hommes. Les premières, qui tiennent souvent le rôle d'épistolière familiale, mettent en scène une écriture qui n'a pas de lieu propre dans la maison, qui est toujours entourée ou interrompue par la présence des autres, en particulier des enfants, qui rappelle l'exigence du devoir épistolaire, inculquée dès l'enfance aux petites filles écrivant sous la surveillance de leur mère. Les seconds, qui dérobent au temps des affaires les moments consacrés à la correspondance familiale, insistent au contraire sur la solitude de leur écriture, dans leur bureau ou en voyage. Les unes et les autres, dans le monde bourgeois qui est le leur, connaissent les normes et les conventions qui doivent gouverner la rédaction de toute lettre. Mais tous et toutes savent aussi que l'art épistolaire implique, non l'imitation besogneuse de modèles scrupuleusement respectés, mais l'aisance et le naturel. Ils jouent donc avec liberté de codes suffisamment

intériorisés pour être bousculés – une liberté plus ou moins audacieuse selon ce que permet la proximité de parenté, d'âge et de condition qui existe entre les épistoliers.

Dans la longue durée, les correspondances familiales sédimentent une mémoire. Dans le moment de leur écriture, elles forment un réseau qui inscrit l'existence particulière de l'individu et de ses proches dans les solidarités d'un « front de parenté ». Les échanges épistolaires, tissés entre les membres de la famille, sont un moyen privilégié pour sauvegarder des liens que l'éloignement met en péril. La lettre, régulière, obligée, manifeste à chacun, à chaque fois, l'existence d'une communauté constamment rendue présente par les services demandés, les commissions réciproques, matérielles ou affectives, le respect, souligné ou réclamé, de l'engagement épistolaire. Parfois écrite à plusieurs mains, plus souvent encore lue à plusieurs voix, transmise, recopiée, la lettre de la correspondance familiale n'est pas le lieu des épanchements intimes. Elle impose une grande retenue, de sévères censures, levées seulement lorsque celui (ou celle) qui l'écrit est sûr de la discrétion de son correspondant. La tentation de la confiance personnelle affleure souvent, tout comme celle d'aveux plus intimes, permis par l'affinité entre deux âmes. Mais dans les lettres soigneusement préservées par M. Froissart, la réserve reste grande. Comme si, prise entre les exigences du réseau familial et l'aspiration à la complicité, la correspondance familiale ne pouvait qu'écarter les expressions les plus directes de l'affectivité.

Pourtant, dans les lettres que ce livre nous invite à lire, les émotions, les désirs, les élans ne sont pas absents. Euphémisés par pudeur, dissimulés derrière les conventions, celles d'un langage qui ose peu et celles d'une sociabilité qui demande beaucoup, les sentiments sont toujours à fleur de lettre. La correspondance familiale n'étouffe pas la tentation de l'intime, mais elle l'enserme dans les formes et les obligations qui sont les siennes. Pour approcher le secret des êtres, il ne faut donc pas montrer trop de hâte. Il n'est donné qu'à ceux et à celles qui, comme Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban, savent reconnaître sous les mots obligés les battements des cœurs.

ROGER CHARTIER

NOTES

1. Citons, comme jalons essentiels, les actes des colloques suivants : *Écrire, publier, lire les correspondances (problématique et économie d'un « genre littéraire »)*, sous la direction de Jean-

Louis Bonnat et Mireille Bossis, Nantes, Publications de l'Université de Nantes, 1984 ; *Les Correspondances inédites*, sous la direction d'André Françon et Claude Goyard, Paris, Économica, 1984 ; *Des mots et des images pour correspondre*, sous la direction de Jean-Louis Bonnat, Nantes, Publications de l'Université de Nantes, 1986 ; *L'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, sous la direction de Mireille Bossis et C. A. Porter, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990 ; *Expériences limites de l'épistolaire : lettres d'exil, d'enfermement, de folie*, sous la direction d'André Magnan, Paris, Honoré Champion, 1993, et *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, sous la direction de Mireille Bossis, Paris, Éditions Kimé, 1994.

2. Parmi les plus importants, il faut noter « Lettres d'écrivains », *Revue des Sciences Humaines*, n° 195, 1984 ; « La lettera familiare », *Quaderni di Retorica e Poetica*, n° 1, 1985 ; « Men/Women of Letters », *Yale French Studies*, n° 71, 1986 ; « Lo spazio della lettera », *Igitur*, n° 1, 1991 ; « La lettre d'amour », *Textuel*, n° 24, 1992, et « Écrire à l'écrivain », *Textuel*, n° 27, 1994.

3. À titre d'exemples *Marthe*, Paris, Éditions du Seuil, 1982 ; *Émilie*, Paris, Éditions du Seuil, 1985 ; *Les Lettres d'Hélène*, Paris, Éditions Hermé, 1986, et Roger d'Amécourt, *Le Mariage de Mademoiselle de la Verne*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1987.

4. *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991. Voir les contributions de Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban, avec la collaboration de Michel Demonet, « L'enquête postale de 1847 », p. 21-119, de Cécile Dauphin, « Les manuels épistolaires au XIX^e siècle », p. 209-272, de Danièle Pouban, « Affaires et passions. Des lettres parisiennes au milieu du XIX^e siècle », p. 373-406, et de Pierrette Lebrun-Pézerat, « La lettre au journal. Les employés des Postes comme épistoliers », p. 427-449.

5. Citons les recherches de Rambert George, *Chronique intime d'une famille de notables au XIX^e siècle. Les Odoard de Mercuriol*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1981, de Caroline Chotard-Liorret, *La Socialité familiale en province : une correspondance privée entre 1870 et 1920*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Université Paris V, 1983, et « Correspondre en 1900, le plus public des actes privés, ou la manière de gérer un réseau de parenté », *Ethnologie française*, XV, 1985, n° 1, p. 63-71, de Marie-Claire Grassi, *Correspondances intimes (1700-1860). Étude littéraire, stylistique et historique*, thèse de doctorat d'État, Université de Nice, 1985, « Des lettres qui parlent d'amour », *Romantisme. Revue du XIX^e siècle*, « Amour et société », n° 68, 1990, p. 23-32, et *L'Art de la lettre au temps de la Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Éditions Slatkine, 1994.

6. C'est une même intention, appliquée à d'autres pratiques d'écriture, qui porte l'enquête *Écritures ordinaires*, sous la direction de Daniel Fabre, Paris, Centre Georges Pompidou, Bibliothèque Publique d'Information/Éditions P.O.L., 1993.

7. Le concept ainsi détourné est celui de Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Éditions du Seuil, 1975.

8. Voir dans l'ouvrage collectif *Madame ou mademoiselle ? Itinéraires de la solitude féminine XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Montalba, 1984, les contributions de Cécile Dauphin, « Un excédent très ordinaire. L'exemple de Châtillon-sur-Seine en 1851 », p. 75-94 et « Histoire d'un stéréotype : la vieille fille », p. 207-231, et celle de Pierrette Pézerat et Danièle Pouban, « Femmes sans maris. Les employées des Postes », p. 117-162. Cf. aussi la contribution de Cécile Dauphin, « Femmes seules », dans *Histoire des femmes en Occident*, sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot, tome 4, *Le XIX^e siècle*, sous la direction de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, p. 445-459, et la participation de Pierrette Lebrun-Pézerat et Cécile Dauphin à l'élaboration de l'article collectif, tout à fait fondamental dans l'histoire des femmes, « Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie », *Annales E.S.C.*, mars-avril 1986, p. 271-293.